

BEAUDRY, LOUIS-NAPOLÉON (1833-1892)

BEAUDRY, Louis-Napoléon, colporteur, pasteur méthodiste (1856-1892), aumônier militaire (1863-1865), écrivain, enseignant et fondateur de l'Institut méthodiste français, né à Highgate (Vermont) le 11 août 1833, décédé à Chicago (Illinois), le 3 janvier 1892. Inhumé au cimetière d'Oak Woods de Chicago. Il avait épousé Céleste Caroline Gallipaux le 24 mars 1858 et, après son décès en 1859, Pearlie Rosette Schermerhorn, une Américaine, le 2 octobre 1860.



Treizième d'une famille de quinze enfants dont cinq n'atteindront pas l'âge adulte, Louis-Napoléon Beaudry était né le 11 août 1833, à Highgate Falls, comté de Franklin, dans le Vermont, à moins de dix kilomètres au sud de la frontière canadienne¹. Ses parents, Jean-Baptiste Beaudry et d'Euphrosine-Marie Bail dit Printemps étaient eux-mêmes nés respectivement à Saint-Charles et à Saint-Matthias sur le Richelieu, mais s'étaient épousés à l'église catholique de Sainte-Marie-de-Monnoir le 19 septembre 1811 avant de s'établir dans cette paroisse. Louis-Napoléon dira que la famille de son père avait combattu à Carillon et sur les Plaines d'Abraham alors que celle de son épouse avait connu la déportation de l'Acadie. Peut-être sa grand-mère était-elle venue dans la région de l'Acadie avec les centaines d'exilés d'alors qui avaient rejoint le Québec peu avant la Conquête.

Jean-Baptiste Beaudry était simple ouvrier agricole à ses débuts comme on l'indique dans certains actes et il a eu ses premiers enfants à Sainte-Marie. Cependant, en 1822, on le retrouvait à Saint-Césaire où s'était installé un de ses frères, et en 1824, il était déjà à Highgate Falls dans le Vermont. Dans ces années-là, la frontière était perméable et plusieurs Canadiens français allaient et venaient entre les deux pays pour se trouver du travail. C'est ce qui explique que, vers le début de 1839, les parents de Louis-Napoléon revinrent au Québec et s'établirent à Henryville, dans le Haut-Richelieu. Leur fille Dorothee s'y était d'ailleurs fixée avec son époux Gabriel A. Dolbec.

Plus tard, pasteur méthodiste et militant de la tempérance, Louis-Napoléon Beaudry raconte que ses parents tenaient alors une boulangerie artisanale et un petit restaurant, sans servir de boisson alcoolique. Pourtant, les dimanches, on s'y donnait rendez-vous pour manger ou jouer aux cartes. Les lieux ne désemplissaient pas, particulièrement à la saison des pommes, sauf le matin du jour du Seigneur car Jean-Baptiste et Marie chantaient à la grand-messe. Louis-Napoléon avait acquis jeune le sentiment de la fragilité de la vie car il avait failli se noyer dans la rivière du Sud à sept ans et il avait perdu une sœur de treize ans

¹ Nous bénéficions pour le début de notre esquisse des indications de son autobiographie partielle intitulée *Face à Face* (1882) qui porte surtout sur la période d'avant sa conversion (1833-1854). Pour sa famille, nous sommes largement tributaire de l'excellent site généalogique de Bruce De Larm. Pour la période canadienne, nous bénéficions des rapports annuels de la Société missionnaire méthodiste et pour son travail méthodiste américain, de l'article de Richard Fortin basé sur de nombreuses sources méthodistes américaines. Se reporter à la bibliographie pour les références exactes. .

emportée par la fièvre pourpre (Marie Zoé en 1841) alors que lui-même atteint avait aussi failli y rester. Alors qu'il n'avait qu'une dizaine d'années, sa famille franchit de nouveau la frontière américaine, retourna dans le Vermont et s'établit deux ans plus tard (1845) à Ticonderoga [p.25] dans l'État de New York. Cette ville était bâtie à l'emplacement de l'ancien fort Carillon à l'extrémité sud du lac Champlain à 150 kilomètres de la frontière canadienne. Ses parents y resteront longtemps, au moins jusqu'en 1865.

À cause de la pauvreté de sa famille, il n'alla guère à l'école probablement tout juste le temps nécessaire pour apprendre les rudiments de la lecture et de l'écriture. Jeune catholique fervent comme ses parents, Louis-Napoléon avait lu à dix ans un traité sur l'éternité et en garda une conscience troublée, jamais sûr de faire son devoir, d'être sans péché même après la confession. Il se prépara à sa première communion et à sa confirmation sous la direction d'un prêtre italien nommé Olivetti (p. 130) et reçut ce dernier sacrement vers 1845 des mains de l'évêque McCloskey, administrateur du diocèse d'Albany. Sa mère voyait les protestants comme des âmes perdues et, selon le discours catholique de l'époque, comme des gens qui cherchaient à entraîner les autres dans leur perte. Elle enseignait à ses enfants de dire leurs prières matin et soir, de rendre grâce pour les repas, d'assister à la messe tous les jours et de faire un examen de conscience le soir avant de se coucher. Et de faire la charité aux pauvres quand ils le pourraient.

Bien qu'assez loin de la région de Sainte-Marie/Marieville, la famille revenait à l'occasion voir certains frères et sœurs. C'est ainsi que Marie Esther (1824), Edouard Hubert (1826) et Louis-Napoléon (à une date indéterminée) bien que nés à Highgate Falls seront baptisés à Sainte-Marie alors que Marie Zoé (1828) et Charles Aaron (1829) le seront tous les deux à Saint-Césaire (Rouville) en 1830. Comme il arrive dans les familles nombreux, les derniers enfants naissent à peine que les aînés sont déjà partis. Ainsi, sa sœur Dorothee s'était mariée l'année de la naissance de Louis-Napoléon et sa sœur Flavie, le fera l'année suivante.

La mort de son père, le 3 mars 1848, représenta pour Louis-Napoléon, à quinze ans, un changement majeur dans son existence. Comme sa famille était sans le sou et que sa mère avait encore deux enfants à charge, elle l'envoya travailler chez son frère aîné Léon (Léonard William, né en 1818) qui défrichait de la terre à (New) Hague pas très loin du Lac George et à une vingtaine de kilomètres au sud. Il se retrouva en compagnie de gens frustes au langage grossier et parfois obscène, dira-t-il plus tard. Une altercation avec son frère l'amena à chercher fortune ailleurs. Il revint chez lui, prit ses affaires et quitta définitivement la maison, sa mère lui rappelant d'être en tout fidèle à l'Église catholique et de se placer sous la protection de la Vierge Marie (cf p. 147).

Il se rendit alors chez un autre de ses frères (possiblement Edouard-Hubert) qui habitait à une dizaine de kilomètres de là, à Cream Hill, près du village de Shoreham (Addison). Il put travailler durant l'été pour un fermier du voisinage, M. Perry, puis à la fin de l'automne, chez un Monsieur Rich. Il devait s'occuper du bétail matin et soir et des travaux domestiques, mais le jour il pouvait aller à l'école. Ce lui était d'autant plus facile que c'était la fille de son patron qui était institutrice. Elle l'aidait même à revoir ses leçons le soir à la maison! (cf 148). Pourtant, durant cette année scolaire (1848-1849), il constata que son physique ne lui suffirait pas dans la vie et que bien des enfants plus jeunes que lui en savaient bien davantage. Piqué au vif, il se donna à fond dans les études, en négligeant parfois son

travail, mais son patron était compréhensif car il savait que c'était pour une bonne cause. En trois mois, il rattrapa le temps perdu, fit des mathématiques avancées et de la physique. L'été suivant, il travailla encore pour Monsieur Perry dans l'espoir de pouvoir se payer des études.

À l'automne, il fréquenta l'Académie de Newton à Hague. Le principal lui délivra un certificat et, le 12 novembre 1850, le surintendant des écoles, après examen, un diplôme d'aptitude à l'enseignement. De retour chez son frère, il continua d'étudier durant l'hiver. Au printemps, Léon se réconcilia avec lui de sorte qu'à l'été 1851, Louis-Napoléon travailla à ses côtés comme charpentier. À l'automne, il fut responsable de l'école primaire de Hague et on le retint même pour l'hiver. Au printemps 1852, il revint seul à Henryville au Québec et fréquenta l'école pour améliorer sa connaissance du français. Premier choc, il trouvait que les Canadiens n'arrivaient pas à la hauteur des Américains et que ces catholiques ne respectaient pas vraiment la raison d'être du jour du Seigneur. À l'été, il travailla encore une fois sur une ferme pour se rendre compte que ses mains étaient devenues bien délicates.

En septembre 1852, Louis-Napoléon et son ami Joseph Cook² logent dans le même hôtel pour suivre des cours à l'Académie de Keeseville. Ce collège réputé, situé à quelques kilomètres à peine d'Ausable Chasm dans l'État de New York, préparait à l'université et de nombreuses personnalités y avaient fait leurs classes. C'est alors qu'il commença à rédiger son journal qui couvrira avec les années plus de 40 cahiers, presque tous aujourd'hui perdus. Il choisit comme devise « Nulla die sine linea » (pas un jour sans écrire)³. Il en citait des extraits à l'occasion dans ses écrits militaires ou dans *Face à face*. Les deux amis s'exerçaient à l'improvisation thématique et pour ce faire avaient créé une société littéraire baptisée « La Cabale de Keeseville ». Louis-Napoléon étudia aussi le grec et le latin, et plus tard, selon son propre aveu, il tâtera des langues modernes comme l'allemand, l'espagnol et l'italien. C'est dire la variété de ses intérêts et son désir de culture qui se manifestait déjà.

L'année 1852 marqua aussi pour lui un tournant sur le plan religieux. Comme son compagnon n'était rattaché à aucune Église constituée, Louis-Napoléon forma le projet de convertir Joseph au catholicisme. Dès leur premier dimanche à Keeseville, Louis se dit prêt à l'accompagner à l'église presbytérienne si en échange il voulait bien venir ensuite avec lui à l'église catholique. Ce premier contact avec le protestantisme lui donna l'occasion de se rendre compte de la simplicité du temple, des habits de ville du pasteur, mais surtout de la ferveur de la communauté. Chez les catholiques, dira-t-il alors, on trouve ce qui flatte les sens; ici, ce qui touche le cœur (cf p. 167). Son compagnon lui fit tout de même remarquer que le latin dans l'Église catholique ne facilitait pas la participation des fidèles.

À 19 ans, Louis-Napoléon fréquenta l'école du dimanche de la paroisse protestante où il était allé et découvrit la Bible. Ayant toujours le dessous dans ses discussions avec Cook qui s'y référait constamment, il décida de le combattre avec ses propres armes et se lança donc dans une étude fouillée du texte. Il s'acheta une bible à Keeseville et y nota soigneusement la date du 13 novembre 1852. Persuadé que l'enseignement catholique était biblique, il ne fut pas peu étonné de constater que le texte rejetait la tradition, le célibat des

² Originaire de Hague, devenu depuis lors pasteur et conférencier célèbre.

³ À partir de 1860 environ, il aura recours à la sténographie pour le noter rendant sa lecture indéchiffrable pour le profane.

prêtres puisque les apôtres et les premiers évêques étaient mariés, et d'autres points semblables. À l'hiver 1852-1853, il consultait sa bible à tout bout de champ et passait ses dimanches à l'étudier. Au printemps, sa mère qu'il visitait à Ticonderoga fut bouleversée par son état d'esprit et lui conseilla vivement d'abandonner de pareilles lectures.

Il poursuivit néanmoins sa réflexion. Le 6 novembre 1853, il prit l'initiative d'assister au culte dans plusieurs temples. L'explication de l'Eucharistie ne lui apparaissait plus convaincante et il saisissait ce qui se cachait sous la formule évangélique de « nouvelle naissance ». En même temps qu'il poursuivait ses études, il devint le 21 novembre, instituteur à Clintonville. Un des paroissiens de l'endroit l'invita à prendre en charge une classe de l'école du dimanche (protestante), lui qui n'était même pas converti. Il s'y mit à fond, étudiant davantage le livre sacré, les commentaires, les cartes, l'histoire sainte, etc. À la fin de l'année 1853, il participa à une série de services prolongés (genre de retraite) sous la conduite du pasteur Benjamin Pomery qui lui permirent de mieux saisir les principes qui donnaient sa cohérence au protestantisme. .

Louis-Napoléon avait développé un goût certain pour la versification et ses textes étaient parsemés de passages rimés qui indiquaient son goût pour la poésie aussi bien anglaise que française. Elle se manifestera à la fin de sa vie dans sa traduction d'un recueil de cantiques américains. Le 15 janvier 1854, il décida de participer de son plein gré à un culte. Il hésitait encore avant de se convertir : la perspective de souffrir pour sa foi le retenait tout autant que celle de peiner ses parents par sa nouvelle orientation. Après deux mois de combats spirituels et de prière, il décida enfin d'adopter le protestantisme. Il date sa conversion du 19 mars, au cours de sa deuxième et dernière année scolaire à l'Académie de Keeseville.

Il ne sera pas au bout de ses peines et on devine la difficulté d'annoncer la chose à ses parents. Mais il demeura ferme dans sa nouvelle orientation. Il la manifesta en faisant au Québec du colportage au cours de l'été pour la Mission baptiste de Saint-Blaise en passant par Milton et Saint-Pie notamment avant de poursuivre son expérience au Vermont.

Il ne semble pas qu'il ait fait d'études théologiques avancées et, dès 1856, Louis-Napoléon joint le Synode méthodiste épiscopalien américain de Troy (Troy conference). Ce synode voulait atteindre la population des villes et des environs d'Albany, Saratoga, Plattsburg et Cohoes. On l'assigna pour les deux premières années au circuit de Ticonderoga où habitait encore sa mère. Entre 1857 et 1863, il travailla à Vergennes (Vermont), South Adams et Cheshire (Massachusetts)⁴ mais nous n'en savons pas davantage. C'est sans doute dans ces déplacements pastoraux qu'il eut l'occasion de rencontrer sa première épouse, Céleste Caroline Gallipaux, avec laquelle il s'unit le 24 mars 1858 à Pittsfield (Massachusetts). Ce mariage ne durera pas puisque Céleste Caroline décédera prématurément à 24 ans le 25 septembre 1859. Il se remaria peu après, le 2 octobre 1860, avec Perlie Rosetta Schermerhorn à North Chatham (New York). Le couple aura sept enfants : Minnie Luella (1862), Jean (John S., 1864), Marie Angeline (1866), Louis-Charles (1871), Eva Rose (1876),

⁴ R. Fortin le fait même enseigner à l'université de Troy (p. 117), mais cela nous paraît peu crédible étant donné sa formation somme toute limitée. On le trouve à Adams (Berkshire) comme pensionnaire au recensement de 1860 avec comme « personnel estate » 400\$.

Ernest Garfield (1881) et Una Pearlie (1883), sa famille s'égrenant sur vingt ans, les trois derniers enfants étant nés à Montréal.

La Guerre de Sécession assombrit le paysage politique américain entre 1861 et 1865. Le frère du pasteur Beaudry, Moses, s'était enrôlé dans la première compagnie d'infanterie new-yorkaise des volontaires (N° 62). Napoléon ne voulait pas être en reste, il sentait qu'il devait faire quelque chose pour ses idéaux et il se joignit aux troupes de l'Union. Le 31 janvier 1863, il fut engagé comme aumônier militaire de la Fifth New York Cavalry et, deux semaines plus tard, il rejoignit la troupe. Son régiment fut rapidement regroupé dans la Première brigade en juin 1863 et s'engagea peu après dans la célèbre bataille de Gettysburg (1^{er}-3 juillet) où le Nord triompha pour la première fois des troupes du Sud du général Lee. L'aumônier en fait une description détaillée dans son journal. Ce fut pourtant au moment du retrait de l'armée, le 5 juillet, qu'une partie de son régiment tomba dans une embuscade à Monterey Pass et que Louis-Napoléon fut fait prisonnier.

L'aumônier Boudrye, comme il se faisait appeler maintenant, dut marcher pendant deux semaines pour se rendre à la prison de Libby (Richmond) dans des conditions difficiles, mais une telle marche n'avait pourtant rien d'exceptionnel pour des militaires à l'époque. Pendant les trois mois où il sera prisonnier, il s'occupera d'enseigner le français, de donner des cours, d'organiser des concerts ou des sociétés littéraires. Il éditait même un journal interne en se basant sur la feuille locale qu'était *The Libby Chronicle*. Trente ans plus tard, il jugera utile de le rendre public à ses propres frais (voir bibliographie). Il pourra enfin rejoindre son unité le 7 octobre 1863 et continua de jouer son rôle d'aumônier auprès des troupes jusqu'à la fin de la guerre. Son arrière-arrière petit-fils, Richard E. Beaudry a aussi fait paraître en 1996 une partie de son journal (*The War Journal*). Finalement, Louis-N. Beaudry sera rendu à la vie civile le 18 juillet 1865.

À peine sorti de l'armée, les officiers du Cinquième régiment de cavalerie le prièrent d'écrire « l'histoire véridique et complète des événements de la guerre qui ont touché le régiment ». Il la leur livra en quelque mois à peine. Son récit obtint un tel succès qu'il connut quatre éditions dont deux en 1865, avant la fin de l'année. Ce qui nous importe, c'est la lumière que ce texte jette dans ses derniers chapitres sur les méthodes qu'il employait. L'aumônier sait s'y prendre avec les hommes. Il raconte comment par un concours d'épellation qui avait lieu dans sa chapelle rudimentaire, il a suscité l'intérêt des troupes et réussi à capter leur attention, prêt à recommencer une autre fois, pour livrer des réflexions sur la vie, la mort, la souffrance et bien des aspects de la guerre. Sa préoccupation pour la tempérance était déjà évidente et il s'en est servi à l'armée pour amener une transformation et un engagement des soldats. Dans l'approche méthodiste, on ne prêche pas que dans les églises et on peut tout à fait communiquer le message du Christ dans bien d'autres circonstances. Les contacts personnels sont un élément d'approche essentiel pour rejoindre les gens.

Il revint oeuvrer alors dans la région d'où il était parti. De 1865 à 1876, il exerce son ministère dans l'État de New York, autour d'Albany, en allant vers Troy, Green Island et Cohoes où de nombreux Canadiens français travaillent dans les manufactures (métallurgie et textile). On sait qu'il réside à Bath en banlieue d'Albany de 1868 à 1872 car il y est responsable de la mission qu'y a créée l'Albany Methodist Sunday School Union. Elle connaît un tel succès grâce à lui qu'on doit lui fournir de l'aide et qu'en 1872, on réclame un

pasteur permanent à cet endroit. Il a aussi travaillé dans le Vermont plus au nord, à Shelburne et à Farhaven, distantes de plus de 90 kilomètres à une date qui nous est inconnue. Nous n'avons pas détail sur son approche pastorale, mais compte tenu de ce que nous avons par la suite, elle devait être dynamique et tout à fait appropriée⁵. C'est dans une de ces régions que le pasteur G. Douglas, méthodiste actif au Québec (Cantons-de-l'Est) alors président du Synode (Conference) de Montréal, le découvrit et l'invita à venir travailler au Canada à l'évangélisation de ses compatriotes. La Methodist Church of Canada venait de regrouper en 1874 trois branches de sa dénomination et désirait relancer ses activités missionnaires à Montréal. Il semble que ce soit l'objectif qu'on ait fixé au pasteur méthodiste en allant le chercher aux États-Unis.

Quant Louis-Napoléon Beaudry arriva à Montréal en mai 1876 avec ses quatre enfants et sa femme enceinte, tout était encore à faire. Il n'arrivait pas seul puisque sa sœur cadette, Julie Philomène, veuve de Léopold F. Frey décédé en 1873, l'accompagnait. Elle devait s'occuper de ses deux enfants encore très jeunes, John Phillip (Ferdinand, 1871) et Benno-Léopold (1873). Dans la pensée du pasteur, elle pourrait également jouer le rôle d'institutrice. Dès les débuts de son activité pastorale aux États-Unis, le colporteur méthodiste avait découvert que les contacts personnels et la distribution de traités permettaient d'entretenir la flamme des néophytes. Il venait d'utiliser cette approche à l'armée et entendait la reprendre pour diffuser le message évangélique dans sa nouvelle ville.

Il se mit rapidement à la tâche. À l'hiver 1876-1877, il forma équipe avec l'étudiant Edouard de GRUCHY et les colporteurs-évangélistes Mitchel SADLER, Charles W. Grenier et peu après Nelson W. Deveneau. Leur projet était ambitieux car il s'agissait de créer rapidement dans la ville plusieurs postes missionnaires. Le plus important était celui du centre-ville (angle des rues Dorchester et Saint-Charles-Borromée, un peu à l'est du boulevard Saint-Laurent) dont il allait lui-même s'occuper. Au nord, celui du village de Saint-Jean-Baptiste (Plateau Mont-Royal actuel) et à l'ouest, celui de Saint-Henri des Tanneries (quartier Saint-Henri). Au printemps, ils ajoutèrent au sud-ouest Pointe-Saint-Charles et à l'est, avec la collaboration des membres du YMCA, une salle près du square Papineau. L'équipe tenait dix services par semaine rejoignant quelque 500 personnes, visitait plusieurs centaines de familles et distribuait des milliers de traités avec l'adresse des assemblées indiquée à la fin. Après un an, seuls ceux de Saint-Jean-Baptiste et du YMCA ne tinrent pas leurs promesses.

Les méthodistes projetaient déjà de bâtir un temple qui conviendrait mieux aux célébrations communes plutôt qu'une salle ou une maison. À la place, c'est l'occasion d'en acheter une qui se présenta et on la saisit au vol. Le pasteur R.-P. DUCLOS avait construit un centre paroissial rue Craig (à deux pas de l'hôtel de ville); il comprenait une église de 500 places avec grand sous-sol accessible, un presbytère de trois étages au 1, rue Sainte-Élisabeth, à l'arrière de l'église, et finalement à droite de celle-ci, au 429, rue Craig, une maison de paroisse, également de trois étages qui abritait une bibliothèque et un musée. De 1864 à 1878,

⁵ Il perdit sa mère en 1868. Elle vivait à Benson (Rutland) chez son fils Charles et elle a été enterrée au cimetière McCaughin de Ticonderoga.

la French Canadian Missionary Society, propriétaire des lieux, y avait tenu une librairie évangélique qui vendait des livres religieux, des recueils de cantiques et de la papeterie. Au moment de la disparition de l'Union synodale en 1877, l'Église de la rue Craig était devenue indépendante, payant elle-même son pasteur et louant les lieux. Des difficultés financières obligèrent la FCMS à mettre fin à cette situation et, à défaut de pouvoir racheter son temple, la communauté décida de disparaître le 15 septembre 1878, le pasteur presbytérien Joseph PROVOST devant se trouver un autre emploi.

À peine deux semaines plus tard, le 30 septembre 1878, l'Église méthodiste fit l'acquisition du centre pour 10 000\$ (environ 25 fois plus aujourd'hui), effectuant pour 1 500\$ de réparations et 2 000\$ de transformations (éclairage au gaz, chauffage). En 1879, outre le prix de ces réparations, la communauté avait déjà versé 2 500\$ pour éponger un peu sa dette. Elle continua dans ce sens en versant régulièrement 1 000\$ de contributions annuelles si bien qu'en 1881, sa dette était réduite à 6 000\$. L'année suivante, on sait que le pasteur passa deux semaines en Nouvelle-Écosse pour sensibiliser les méthodistes à l'évangélisation en français et recueillir des fonds pour le soutien de sa communauté. Il ira ensuite un moment aux États-Unis ou en Ontario dans le même but.

Plusieurs familles de l'ancienne paroisse se rattachèrent à la nouvelle communauté baptisée Première Église méthodiste française; elle comptera 133 membres à la fin de 1879. Le missionnaire est satisfait de ces débuts et sa paroisse connaît une progression favorable à la suite de cet achat. Le nombre de membres, la participation à l'école du dimanche, la fréquentation de l'école de jour progressent. La semaine du pasteur est bien remplie avec des réunions de prière ou d'animation diverses, les lundis, mercredis, vendredi soirs; le samedi après-midi, il prépare les moniteurs et monitrices pour l'école du dimanche; le dimanche enfin, il présente deux cultes pendant que d'autres s'occupent des enfants. Comme à l'armée, il réussit à créer dans son église une association de tempérance appelée La fraternité d'espérance. Elle regroupe cent personnes, donne lieu à des rencontres, des échanges, de la musique, de la lecture, des récitations, des débats, etc. C'est Gédeon Aubin qui s'en charge spécifiquement. Elle maintiendra son succès au cours des années suivantes. Ses réunions ont lieu le vendredi soir en alternance avec des conférences qui portent sur l'Église primitive données par le pasteur.

Pourtant, dans le contexte d'émigration massive de la décennie (1% de la population quitte le Québec à chaque année), la communauté passe en 1881 de 153 membres à 110 malgré certaines arrivées, 60 personnes ayant quitté au cours de cette seule année. Cela affecte évidemment aussi la fréquentation de l'école du dimanche. Plus tard, en 1884, le pasteur indiquera qu'en neuf ans, sa communauté avait reçu 291 personnes dont plus de la moitié étaient depuis parties aux États-Unis.

Dans les perspectives de la mission méthodiste, après cinq ans de travail, le résultat est intéressant avec quatre postes mieux définis, les Tanneries (Saint-Henri), Pointe-Saint-Charles, le nouveau Hochelaga-Longueuil en plus du sien⁶. Le pasteur Beaudry deviendra même, après quelques années, président du District français du Synode méthodiste de la ville.

⁶ De plus, dans des perspectives missionnaires, il rend service à la paroisse de Belle-Rivière qui a perdu son pasteur en titre en y célébrant le culte au moins pendant trois ans.

En même temps que cette animation pastorale et missionnaire, Louis-Napoléon était préoccupé par la formation des enfants. Dès son arrivée, il vit à mettre en place une école du dimanche qui rejoignait 50 enfants en 1879, la centaine l'année suivante, transformant le sous-sol de l'église en un lieu de fébrile activité. Par ailleurs, dès septembre 1877, il organisa une école de jour qu'il confia à sa sœur (Philomène Frey), avec possibilité d'écoles du soir dans différents endroits de la ville. Cette école primaire touchera toujours une trentaine d'enfants, parfois plus.

Pour le pasteur Beaudry, il devint rapidement évident que les méthodistes devaient faire comme les autres dénominations et mettre sur pied leur propre institut aussi bien pour former leurs évangélistes que de rendre service à la population en lui donnant accès aux écoles supérieures. Déjà, trois collégiens de l'Institut de la Pointe-aux-Trembles avaient travaillé pour le projet méthodiste de Saint-Léonard. Il lui apparaissait urgent de passer à l'action.

À l'automne 1880, il transforma l'édifice du 429, rue Craig pour y accueillir douze collégiens, tous des adultes, sauf deux, Léopold MASSICOTTE (futur pasteur) et son frère Gonzague. Dans les années suivantes, la limite d'âge fut ramenée à quatorze ans et on utilisa le sous-sol de l'église au besoin quand le rez-de-chaussée de la maison ne fut plus suffisant. Les collégiens logeaient ailleurs. Le pasteur Beaudry était l'unique maître et directeur. Il se plaignit à plusieurs reprises que cette tâche pourtant essentielle à ses yeux accaparait son temps sept mois de l'année de 9 heures le matin à 4 heures de l'après-midi, limitant considérablement ses possibilités d'animation pastorale par ailleurs. Il fut tout de même aidé par Ovide Vien, converti récent, qui travaillait à ses côtés à l'église, ayant remplacé Nelson W. Deveneau parti aux États-Unis.

Le directeur faisait valoir qu'une quinzaine de jeunes gens avaient affermi leur vocation au service des méthodistes et que huit membres de la paroisse étaient passés au service de l'Évangile du Christ, dont Ovide Vien et Frederic Crowle qui donnaient des cours aux plus jeunes. Il jugeait son école handicapée car elle ne pouvait recevoir que 20 élèves à ses débuts. Il fera des prodiges pour en accepter 30, et même 36 en 1884, dont plusieurs seront des pensionnaires venus de l'Ontario et des États-Unis, essentiellement des Canadiens français. Il plaidait en 1882 pour que son Église ouvrît des collèges semblables dans les grandes villes. Il faudrait songer à un collège qui accueillerait dix fois plus d'enfants qu'il ne le faisait, autant garçons que filles. Déjà le projet est dans l'air, mais il ne se réalisera ici qu'après son retour aux États-Unis. On construira l'Institut méthodiste français en 1888; il sera ouvert en 1889 et deviendra mixte l'année suivante.

Vers 1881, apparaît dans la paroisse une Women's Missionary Society. Cette association bénévole de dames trouve des vêtements, les réparent ou en confectionne d'autres avant de les distribuer dans la population, amassant dans le même temps des fonds supplémentaires pour l'église. En 1885, devant le succès de l'Institut pour garçons, cette société se disait prête à soutenir un volet semblable pour les filles. Elle loua une petite maison rue Sainte-Elisabeth, qu'on transforma en pensionnat. Les jeunes élèves allaient en classe avec les garçons. Après quelques mois seulement, pour des raisons d'économie sans doute, on les déplaça dans le grand presbytère d'Acton Vale (Montréal) où Edouard de Gruchy était

installé comme pasteur, doublant sa tâche. L'école des filles y restera trois ou quatre ans jusqu'à l'installation de tous les collégiens à l'Institut méthodiste français de Westmount qui sera en activité pour les quarante prochaines années.

Au milieu de ses activités, Louis-Napoléon Beaudry avait fait paraître une version canadienne-anglaise de son livre autobiographique *Spiritual Struggles...*; elle venait de connaître quatre éditions en deux ans⁷. Il prépara donc une adaptation française destinée au public francophone du Québec publiée ici sous le titre *Face à face ou Luttes mentales d'un catholique romain* et le fit paraître en 1882 aux éditions de Laurent-Edouard RIVARD. Les parutions américaines et canadiennes-anglaises étaient plus spécifiques et indiquaient clairement qu'il s'agissait d'un récit de conversion. Dans l'édition française, la suppression de cette indication le situait davantage dans les livres de controverse. Il n'avait pas simplement traduit son œuvre, mais en avait modifié certains passages pour l'adapter aux besoins de son nouveau public. L'action primitive se situait en 1871, c'est d'ailleurs ce qui explique que n'y figurent que ses quatre aînés, n'ayant pas poussé l'adaptation pour y introduire les trois plus jeunes nés à Montréal. Le narrateur raconte à sa famille les étapes de sa conversion y compris à la tante Mélie (que nous n'avons pu situer dans la constellation familiale) et à la cuisinière Nora O'C, qui se convertira en cours de récit, ainsi qu'à deux amis. Tous se réunissent régulièrement le dimanche après-midi. L'auteur entremêle dans sa trame ses appréhensions catholiques face aux protestants, son rapprochement avec ces derniers, sa conversion tout en discutant de tous les points qui séparent les deux confessions : le rôle de l'Église et du pape, la tradition, la confession auriculaire, les indulgences. L'ensemble est très vivant, mais ne couvre que les années 1833-1854.

Tout en continuant son enseignement à l'école de 1880 à 1887, le pasteur maintenait ses activités pastorales et son animation la semaine, un jour sur deux; le dimanche, l'école avait lieu à 10 h, les cultes à 11 h et 19 h et l'école du dimanche à 15 h. Il tint, selon L. Massicotte, « des réunions de réveil qui durèrent jusqu'à trois mois. Il était infatigable. Prédicateur éloquent, il proclamait la nécessité impérieuse de la conversion. L'Évangile pour lui, c'était la Bonne Nouvelle du salut et ce salut pour lui se résumait en deux choses : la rémission des péchés par le sang du Sauveur et la régénération de nos âmes par le Saint Esprit. Telles étaient les deux grandes vérités qu'il annonçait avec puissance et démonstration de l'Esprit. À l'ouï de ce message, des centaines de personnes se convertirent et s'unirent à l'Église. » (27 avril 1923). Ce fut « l'âge d'or du méthodiste français dans le Québec », selon ce même pasteur.

Pourtant malgré ce bilan positif et la mise en place de l'Institut, il quitta pour les États-Unis en juin 1887. Que s'était-il passé? Léopold Massicotte explique que son épouse était retournée dans son pays plus d'un an auparavant avec ses enfants le laissant seul à Montréal parce qu'elle ne pouvait plus supporter les hivers canadiens. C'est la mort dans l'âme que le pasteur Beaudry qui avait consacré plus de dix ans à sa paroisse montréalaise et à la mission méthodiste en plus de sept années à son collègue se vit contraint donner sa démission en 1886 qui ne deviendra effective qu'en 1887 quand il put enfin être remplacé. Son attachement pour

⁷ Dans le même temps, les méthodistes avaient demandé à un pasteur d'en faire une traduction en espagnol destinée aux catholiques mexicains. Elle paraîtra en 1883.

sa mission canadienne était tel qu'il avait demandé au Synode montréalais de garder ses liens avec elle, ce qui lui fut pourtant refusé à son grand désespoir.

Il retournait dans la région d'où il était parti assurant le circuit d'Albany, particulièrement des paroisses bilingues de Troy et de Cohoes. Sa réputation l'avait précédé et devant son succès au Québec, on lui confia dès 1888, le soin d'organiser les missions méthodistes francophones au New Hampshire et en Nouvelle-Angleterre. Le synode du New Hampshire l'invitait à lancer une levée de fonds destinée à subvenir aux besoins d'un missionnaire et il mit sur pied déjà le poste de Manchester. Louis-Napoléon Beaudry fit venir Thomas-Alfred DORION pour le prendre en charge dès l'année suivante ainsi que Napoléon Grégoire pour s'occuper d'un poste semblable à Worcester (Massachusetts) sous la responsabilité du synode de la Nouvelle-Angleterre. Le passage du prédicateur converti Charles CHINIQUY en juillet 1889 avait séduit bon nombre de Canadiens français de la région par son éloquence et un nombre considérable de catholiques était passé au protestantisme selon un document d'époque. Si le pasteur Dorion s'engagea à fond dans la mission, traduisant des traités, produisant un hebdomadaire *Le Fidèle messenger* et autres écrits, on ne peut en dire autant de Napoléon Grégoire, arrivé à son poste de Worcester le 17 octobre 1889. Il n'avait pas donné satisfaction car il ne respectait la ligne doctrinale des méthodistes épiscopaliens et se trouva forcé de démissionner après six mois obligeant même ses collègues à se demander s'il fallait poursuivre la mission dans cette ville. C'est le pasteur Beaudry qui dut assumer le poste pour quelques mois afin de réparer les pots cassés. C'est de là qu'il recevra en 1890 un appel du Synode Rock River de l'Illinois pour travailler au milieu des 50 000 Canadiens français de Chicago et continuer son œuvre d'évangélisation en français.

Cette même année 1890, il fit paraître en collaboration avec le pasteur Henri É. BENOÎT de Woonsocket, qui oeuvrait pour le Synode méthodiste du sud de la Nouvelle-Angleterre, un recueil de cantiques américains traduits et adaptés en français. Malheureusement, nous n'avons pu trouver davantage de précision sur cette réalisation.

Depuis son retour aux États-Unis, le pasteur Beaudry avait connu une santé déficiente. La malaria qu'il avait attrapée lors de son séjour à l'armée avait fait des ravages et lui amenait des complications digestives (problème de foie) et intestinales de même que de la détresse respiratoire. Ce sont ces complications qui seront à l'origine de son décès d'une pneumonie le 3 janvier 1892 à l'âge 58 ans et quelques mois. Sa dépouille mortelle fut inhumée peu après au cimetière d'Oak Woods à Chicago. Son épouse qui avait neuf ans de moins que lui lui a survécu et s'est éteinte le 10 novembre 1917 en terre américaine.

Louis-Napoléon Beaudry fait figure de « pionnier de l'évangélisation française » aux États-Unis. Pour nous, au Québec, il demeure le fondateur de l'Institut méthodiste français et l'animateur de la communauté méthodiste de Montréal pendant plus de dix ans. Sous ces titres, il a apporté au protestantisme franco-québécois un dynamisme indéniable basé sur les contacts personnels et les valeurs de liberté et de tolérance en même temps qu'il se préoccupait de la classe ouvrière et des gens ordinaires. Son combat pour les sociétés de tempérance rejoignait à un niveau plus modeste celui d'un Charles Chiniquy. Il méritait que nous lui fassions une bonne place dans nos biographies franco-protestantes.

Jean-Louis Lalonde

Sources

Ses œuvres

(Louis N. Boudrye) *Historic records of the fifth New York Cavalry, First Ira Harris Guard : its organization, marches, raids, scouts, engagements and general services, during the rebellion of 1861-1865 : with observations of the author by the way, giving sketches of the armies of the Potomac and of the Shenandoah : also, interesting accounts of prison life and of the secret service : complete lists of its officers and men*, Albany, N.Y., S.R. Gray, 1^{re} et 2^e édition, 1865, xv, 358 p., 3^e édition, augmentée, Albany, NY, J. Munsell, 1868, 385 p et 4^e édition, *idem*, 1874.

On le trouve en ligne dans : <http://books.google.ca>

Spiritual struggles of a Roman Catholic: an autobiographical sketch; with an introduction by B. Hawley, New York, Nelson & Phillips ; Cincinnati, Hitchcock & Walden, 1875.

Le livre connaîtra plusieurs éditions anglaises au Canada à Toronto et Montréal, augmentée et corrigée, en 1880, 1881 (2^e et 3^e édition), et la 4^e édition paraît chez Briggs aux mêmes endroits en 1882.

On le trouve en ligne :

Version canadienne : <http://www.archive.org/details/spiritualstruggl00beauuoft>

Version américaine : http://www.archive.org/details/cihm_06145

Face à face ou Luttes mentales d'un catholique romain, Montréal, L.E. Rivard, 1882, 239 p.

Le pasteur Beaudry a vraiment fait une adaptation de son livre pour le public québécois après le succès de l'édition canadienne anglaise diffusée par les méthodistes canadiens.

Version française sur le site de ABnQ : www.bibnum2banq.qc.ca/bna/numtextes/d48.htm

et sur le site canadien : http://www.archive.org/details/cihm_03521

Les pages 24-27, 126-130, 146-158, 164-168, 183-195, 211-220 et 226-232 de cette version comportent des passages biographiques (pour la période 1833-1854).

Les méthodistes en préparèrent une version en espagnol destinée au Mexique et parue en 1883.

The Libby Chronicle. Devoted to Facts and Fun. A True Copy of the Libby Chronicle as Written by the Prisoners of Libby in 1863. Albany, Louis N. Beaudry, éditeur, 1889, 46 p.

Publication des articles du *Libby Chronicle* tels que repris par les prisonniers en 1863. Voir le site Wikipedia à Prison de Libby pour plus de détails sur ce livre.

(Richard E. Beaudry, éd.), *War Journal of Louis N. Beaudry, Fifth New York Cavalry. The Diary of a Union Chaplain, Commencing February 16, 1863*, Jefferson, N.C., McFarland and Co., 1996, p. xi, 248 p.

Des extraits de son journal au moment de la guerre de Sécession publiés par son arrière-arrière petit-fils.

Autres sources

Anderson, George Baker, "History of North Greenbush, New York" from *Landmarks Of Rensselaer County*, 1897, Mason & Co., Syracuse NY, chapitre XXXIX. En ligne dans history.rays-place.com/.../ren-n-greenbush.htm.

Carr, Arthur, Emma Ferguson, Frank Carr et Rév. Daniel T. Hill (dir.), *Ticonderoga Methodism 1811-1936, A Souvenir of Ticonderoga Methodism*.

De Larm, Bruce, « Louis Napoleon Beaudry's Family » dans http://freepages.genealogy.rootsweb.ancestry.com/~hagueny/delarm/family_louis_napoleon_beaudry

Le site est très détaillé, comprend des éléments généalogiques de chacun des membres de sa famille avec reproduction d'actes ou de pierres tombales au besoin. Nous lui sommes particulièrement redevable pour de nombreuses informations familiales. Il donne aussi des extraits de deux références :

Malone, David B., "Rev. Louis Napoléon Beaudry (Boudrye) Papers" pour les archives de la Buswell Memorial Library (Wheaton College, 501 College Ave., Wheaton, IL) Pierce, C.T.S., "Historical Sketch of the 5th Cavalry Regiment, New York", dans *Final Report on the Battlefield of Gettysburg (New York at Gettysburg)* by the New York Monuments Commission for the Battlefields of Gettysburg and Chattanooga, Albany, NY, J.B. Lyon Company, 1902. (En ligne)

L'Aurore, nombreuses indications en 1881-1883 portant sur ses activités paroissiales dont

***, « À propos de l'œuvre française à Montréal », *L'Aurore*, 2.11.1882, p. 1.

***, « Face à face », *L'Aurore*, 10.12.1882, p. 1.

Massicotte, L[éopold], « Pour le quarante-sixième anniversaire de la Première Église Méthodiste Française, Montréal », *L'Aurore*, I, 20 avril 1923, p. 5-6 et II, 27 avril 1923, p. 3-4 [sur le passage du pasteur Beaudry à Montréal].

Massicotte, L[éopold], « Une page d'histoire » [sur l'acquisition de l'église de la rue Craig], *L'Aurore*, 1^{er} septembre 1944, p. 6.

Methodist Church of Canada, *Annual report of the Missionary Society of the Methodist Church of Canada*, Toronto, The Society, 1875-1883 [CIHM A00934], 1874/1875-1822/1883.

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 », Thèse de doctorat de l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1996, p. 286-287, 315, 365, 653-655, 658, 693, 770-771.